

chaque produit reçut sa définition, et en quelque sorte son nom intelligible dans la langue universelle de l'échange. Grâce à la monnaie, la circulation des marchandises fut affranchie des embarras et des lenteurs de l'échange direct. Le producteur, en vendant son produit, c'est à dire en le troquant contre de l'or ou de l'argent, eut désormais entre les mains une valeur contre laquelle tous les produits s'échangeaient, et qui lui donnait par conséquent le pouvoir d'acquiescer, quand il le voudrait et où il le voudrait, ceux qui lui étaient nécessaires. Ainsi l'apparition des métaux précieux et de la monnaie, c'est une communication mutuelle ouverte entre toutes les marchandises, c'est la circulation universelle des produits régularisée.

Avec l'accroissement de la population, avec la civilisation qui se répandait de plus en plus, de nouveaux besoins naissaient, et le moment arriva où l'or et l'argent ne furent plus une circulation suffisante, pour les nécessités de la production. Le crédit, cette nouvelle forme de l'échange allait naître.

Ici, nous devons remonter à la source, pour justifier cette création nouvelle du crédit; trois éléments concourent à la production des richesses, le travail, les agents naturels, le capital: le travail, c'est-à-dire les hommes consacrant à la production les efforts de leur intelligence et de leurs bras; les agents naturels, c'est-à-dire la terre avec les produits qu'elle donne, avec les richesses minérales extraites de son sein; le capital, c'est-à-dire la portion des produits du travail antérieur que les hommes ont conservé et que nous avons appelé dans un article précédent: la richesse.

Que représente le capital dans toute entreprise? Il représente la somme des avances que cette entreprise est obligée de faire jusqu'à l'époque de l'achèvement et de la vente du produit. Dans l'industrie, cette avance se décompose en deux parts: la portion de capital immobilisée dans la construction de l'usine et l'achat et installation des machines: c'est le capital fixe; l'autre portion employée à l'achat des matières premières et au salaire des ouvriers jusqu'au moment où, par la réalisation du produit, le moyen de continuer les avances en achats de matière première et en salaire sera retrouvé: c'est là le capital de roulement. Dans le commerce proprement dit, qui se borne à l'échange des produits, le capital fixe est insignifiant, le négociant n'a besoin que d'un capital de roulement: à l'aide de ce capital, il rembourse au fabricant ses avances en lui payant ses produits et il doit proportionner son capital au chiffre de ses achats et au temps nécessaire à l'écoulement de ses marchandises.

Nous avons vu que les métaux précieux et la monnaie rendaient bien possible l'échange entre toutes les marchandises, mais tant que la vente était réduite au troc immédiat du produit contre la monnaie, la production était nécessairement limitée par la quantité de monnaie qui lui servait d'intermédiaire; ainsi le producteur ou le négociant qui avait converti son capital en une marchandise ne pouvait recouvrer la disponibilité de son capital et l'employer dans une opération semblable avant que la marchandise ne fut absorbée par la consommation, et que la valeur ne lui en revint sous forme de numéraire. Dans de pareilles conditions, le développement du travail et des échanges était assujéti à des interruptions et à des lenteurs ruineuses.

Enfin le crédit avec l'effet de commerce fut créé, et là commence la troisième phase dans le développement de l'échange.

L'invention des Juifs et des Lombards du moyen âge, l'effet de commerce, (billet à ordre ou lettre de change) débarrassa le travail et la circulation des produits de cette lourde entrave. Pierre vendit à crédit à Paul sa marchandise. Par contre Paul donna à Pierre un billet à ordre s'engageant à lui payer la valeur de sa marchandise à une époque fixe, basée sur le temps nécessaire pour rentrer lui-même dans la valeur du produit employé. Pierre, muni du billet à ordre qu'il endosse, vend ce même billet à Jean, qui lui fait une avance équivalente à celle faite à Paul, et Pierre applique immédiatement cette avance à la continuation de sa production. Voilà sous sa forme la plus simple le mécanisme du crédit commercial. L'évolution du capital qui circule de la production à la consommation se répète autant de fois que l'opération de crédit se renouvelle. Le crédit communique ainsi au capital une activité qui n'a de limite que les forces de la production d'un côté et les facultés de la consommation de l'autre.

L'effet de commerce ne prit point la place de la monnaie, seulement l'effet de commerce économisa et perfectionna l'usage de la monnaie—la monnaie resta le dénominateur de la valeur des produits.

Ainsi à côté du producteur et de l'acheteur du produit, apparaît une autre personne, l'escompteur, c'est-à-dire, un capitaliste ayant réalisé son capital en numéraire et vendant l'usage de ce capital pour un temps donné, ayant en garantie l'effet de commerce signé par l'ache-

teur, endossé par le vendeur, mais le crédit commercial était encore livré à l'action individuelle des détenteurs de capital disponible, il était donc soumis à des incertitudes compromettantes, à des restrictions arbitraires et à des conditions onéreuses.

Le service du crédit fit un grand progrès, lorsqu'il devint l'objet d'une profession spéciale, celle des banquiers. Les banquiers furent les intermédiaires entre les producteurs qui avaient à acheter du crédit et les détenteurs de capitaux disponibles qui avaient à en vendre, les uns apportaient leurs billets à ordre, leurs lettres de change; les autres leurs fonds disponibles. Le banquier avec son propre capital escomptait le papier au producteur, ré-escomptait le même papier au capitaliste, rentrait ainsi dans ses fonds et renouvelait l'opération. Le jeu naturel de ces divers intérêts centralisait les ressources du crédit et étendit son action; ce n'était point encore assez. L'industriel et le négociant étaient en définitive entre les mains du banquier qui, lui, était entre les mains des capitalistes. En définitive la base restait la même quoiqu'élargie. Le crédit restait soumis aux variations, aux vicissitudes des situations, des intérêts et des calculs individuels.

Plus de progrès encore et les banques furent créées. La dispensation du crédit commercial fut placée sous la garantie de l'intérêt collectif et les banques publiques d'escompte et de circulation se formèrent.

Les banques sont des sociétés anonymes en commandite et par actions. Leurs fonctions, dans leur constitution actuelle, sont d'être à la fois banques d'escompte, de dépôt et de circulation.

Comme banques d'escompte, elles ont pour mission d'escompter les effets de commerce de la place ou des places comprises dans le cercle de leur action, elles entretiennent un réservoir de crédit constant, accessible à tous, à des conditions modérées, égales pour tous.

Comme banques de dépôt, elles reçoivent les sommes qui leur sont versées par leurs clients à la charge d'acquiescer les dispositions faites sur elles par les auteurs de ces dépôts jusqu'à concurrence des sommes déposées, enfin elles opèrent pour compte de leurs déposants, le recouvrement des effets qui leur sont remis.

Comme banques de circulation, elles émettent, dans une certaine proportion de leur capital, des billets payables à vue et au porteur. C'est dans l'émission et la circulation de leurs billets, que les banques trouvent le moyen d'assurer au crédit la continuité et l'expansion progressive dont il a besoin.

Une fois le crédit du billet de banque établi, lorsque la confiance publique, croyant à la promesse de remboursement à vue et au porteur qu'il exprime, l'accepte et l'emploie comme intermédiaire de circulation dans les échanges, le mécanisme du crédit commercial est complété.

L'escompte est l'opération la plus importante des banques puisqu'elle est leur raison d'être. Escompter des effets de commerce, c'est en aciver la circulation, c'est secourir du même coup la multiplication du produit et des échanges, c'est augmenter la puissance reproductive du capital de roulement de l'industrie et du commerce, c'est encourager le développement du travail.

Nous connaissons maintenant la fonction des banques, auxquelles appartient l'empire du crédit.

Voilà ce que l'Europe a donné aux jeunes nations de ce continent. Dans leurs progrès rapides en industrie et en commerce, dans les facilités de leurs transactions, qu'elles se souviennent de ce qu'a coûté à l'Europe de temps et d'efforts, l'instrument si parfait de crédit et de circulation remis entre leurs mains.

LOUIS RICHER.

### LES VANDALES D'AUJOURD'HUI.

Monsieur le Rédacteur,

Je vous prie dans l'intérêt de tous, de reproduire la traduction d'un article que le célèbre historien américain — j'allais dire canadien — M. Francis Parkman, vient de publier dans le "Daily Globe" de Boston. Puissent ces réflexions si vraies d'un penseur étranger faire ouvrir les yeux de ceux à qui elles s'adressent, et mettre fin à une destruction sacrilège et insensée.

Votre dévoué

JOSEPH MARMETTE.

"Je me rappelle encore l'étrange impression qui frappa ma jeune imagination, il y a quel que trente ans, lorsque j'aperçus, du pont du vapeur, au soleil levant, le roc escarpé de Québec avec ses remparts, ses batteries et les sentinelles aux habits rouges, dominant les toits et les pignons serrés de la vieille et bizarre ville qui s'étend au-dessous. Avec quelle émotion je gravis la côte Lamontagne et passai sous les voûtes de la porte Prescott surmontée de son blockhaus et flanquée de murailles au-dessus desquelles s'allongeaient le cou des noirs canons de fonte! C'était, de ce côté-ci de l'Atlantique, un point de vue de l'Europe, sous son aspect le plus pittoresque.

Depuis un an ou deux, un démon, aussi ridicule que malfaisant, a pris possession de cette ville historique. Je ne puis condamner la démolition des quatre vieilles portes, tout inté-

ressantes qu'elles pussent être. Ces changements étaient nécessaires par des raisons solides et pratiques, chacune de ces portes entravant la circulation. Les fossés et les ouvrages extérieurs de la porte Saint-Louis offraient un merveilleux refuge aux vauriens, et, une fois la nuit venue, les dames ne passaient point par là sans danger. Ces portes ont été rasées et je l'avoue, quoique à regret, assez à propos. Mais, l'autre jour, en voyant deux Irlandais, accompagnés d'un tonnerre tiré par un cheval, démolir à coups de pioche et de pique le rempart qui reliait autrefois la Porte Hoop à la Porte du Palais, j'éprouvai une véritable sensation de dégoût. La plus grande partie du vieux mur, en cet endroit, avait été nivelé et élevé à plein tonnerre. Dans quel but, il n'est guère aisé de le dire. Ici le rempart longe le bord de la falaise et ne peut empêcher aucune amélioration possible.

J'apprends que l'on médite de folles démolitions du même genre d'autres parties des murailles également inoffensives. Les conseillers de ville ont l'ambition de rivaliser avec Montréal, à cette différence près que ce sentiment ne paraît pas les pousser à améliorer mais bien plutôt à détruire aveuglément. Les rues sont dans un état déplorable, et le Palais de Justice, brûlé il y a deux ans, apparaît encore en ruine.

Les pères de la cité font seulement preuve de sympathie envers les progrès du siècle, en employant quelques journaliers à détruire ce que la vieille ville romantique offrait de plus intéressant et de plus caractéristique.

Montréal est une belle ville qui prospère, mais les touristes américains ne peuvent voir de telles choses. L'invasion qu'ils font du Canada, chaque année, n'est pas causée par l'attraction des hôtels-palais, ou des boutiques en pierres de taille. Le flot des excursionnistes se dirige sur Québec parcequ'à leurs yeux, c'est quelque chose de nouveau, d'étrange. En effet, c'est une cité unique, et ceux qui veulent anéantir son caractère distinctif devraient comprendre qu'en agissant de la sorte ils portent une grave atteinte à sa prospérité. Ils ne peuvent pas la faire prospérer comme Montréal, mais ils réussiront à diminuer matériellement l'une des sources de sa richesse. L'inondation de touristes peut n'être pas agréable, mais c'est un flot qui fertilise et laisse derrière lui un dépôt d'or. Ce serait un malheur pour la capitale que de détourner ce courant, ce qui ne manquera pas d'arriver si Québec cesse d'être lui-même."

F. P.

### EN FUMANT

L'autre jour j'avais intitulé ma causerie "En Fumant," et on l'a trouvée si insignifiante qu'on a juché un titre cruel au-dessus de mon article:—"Insanités."

Le jeudi arrivé, je cours au bureau de poste, je reçois le journal et je cherche bien vite mon titre, mais point. Je me perdis en conjectures, je ne savais que penser, lorsqu'un ami me rencontre et me dit:

—As-tu lu les Insanités de Courte-Heuse?

—Je me recrie, je demande des explications.

—Eh! lis donc *L'Opinion Publique*, mon cher, et tu y verras ce titre en grosses lettres.

Je parcours le journal de nouveau et je vois, *triste dictu*, ce titre significatif.

Mes amis, plaignez-moi, je suis à plaindre; consolez-moi, je me sens triste. On intitule mes écrits des *insanités* et dans ce même numéro on publie le plan d'un asile pour les aliénés à la Longue-Pointe.

Depuis ce jour fatal je me sens tout penaud, tout abattu; les doses d'hellébore, et les douches d'eau froide se succèdent d'heure en heure, et le médecin me dit à son tour, qu'avec un tel régime je serai fou.

Puisqu'on rit de mes calembourgs, comme je ris de ceux des autres, j'en ferai le moins possible; et en revanche, je vais tâcher de dégourdir l'esprit tendu des lecteurs de *L'Opinion*, lorsqu'ils ont médité pendant une heure sur un des articles sérieux d'Oscar Dunn, ou sur une page aérostatique (ma plume a glissé) de Buies. C'est un salmigondis un peu trouble, mais digestif, que je veux vous servir, bons lecteurs; pardonnez si quelquefois l'assaisonnement fait défaut ou si le bouillon est trop court. Sur ce, à table!

Il vient de mourir à Stockbridge, Mass., un homme, un Américain, va sans dire, qui comprenait parfaitement la sagesse du dicton: La prudence est la mère de la sûreté.

M. S. M. Cooper, âgé de quarante ans et 9 mois, croyait (et le malheureux croyait juste en cela) qu'il mourrait dans sa quarante-unième année.

Sous le coup de cette conviction, il se rend à Pittsfield, et fait assurer sa vie pour \$5,000. Le médecin de la Compagnie, procède à l'examen de l'applicant et recommande la *risque*. La Compagnie octroie la *police*, M. Cooper se rend chez un notaire et fait son testament. Ceci se passait deux jours avant qu'il eut atteint sa quarante-unième année.

Trois jours après, en se rendant chez lui, il a des éblouissements, et rendu à sa maison il meurt.

Les administrateurs de l'héritage ont réclamé le montant de la police d'assurance, de la Compagnie Berkshire, mais cette dernière refuse de payer. L'affaire est en cour et le tribunal devra décider si les intentions de Cooper en faisant assurer sa vie n'étaient pas entachées de fraude.

C'est là un fait de plus à ajouter à mille autres pour prouver que les Américains sont éminemment *speculateurs*.